

## Un jeu qui fait mal

Danielle Proulx

---

Numéro 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Proulx, D. (1980). Compte rendu de [Un jeu qui fait mal]. *Jeu*, (16), 180–183.

## un jeu qui fait mal

En quoi le fait d'être une femme conditionne-t-il ma façon de vivre le métier? C'est assez simple. Un déchirant parcours, une douleur perpétuelle. En effet, très tôt, presque dès mon arrivée dans ce métier, les événements, les circonstances m'ont amenée à travailler «ma fille», lui dire: «Bonjour... c'est bizarre, depuis tant d'années, et je te connais pas.» C'est assez foudroyant, à vingt-quatre ans. Ce fut alors l'urgence de se rappeler, se questionner, se souvenir encore, refaire son chemin à l'envers, se rendre compte de... réaliser que... Ce fut la panique et, en même temps, l'extase...

Née d'une famille de femmes: huit filles, deux gars, plus papa-maman, quelques chiennes, des chattes et des lapines, bonne humeur et belle avenir, je refais alors mon histoire profonde: celle de mes poumons serrés, des veines battantes aux tempes, celle des orteils crispés et des oreilles qui sillent, des goûts de vomir et de mourir, et je dis bien des «goûts»...

Bouleversement immédiat de toute ma vie privée dès que je sors le premier son de clochette de moi et ma nouvelle histoire. Et mon histoire de fille est grande, car je refais en même temps dans un premier *show* de filles l'histoire de fille de toutes mes soeurs. Oh! que je me suis sentie bien et puissante, mais... un très court temps. Car, devenue consciente d'une lutte de femmes, comment aborder un métier où la situation est telle qu'il y a une majorité de femmes qui l'exercent pour une minorité de rôles à jouer, et quels rôles, qui disent quoi, qui parlent de quoi, qui en parlent comment? Je deviens anti, je

deviens contre, j'affirme que je refuse.

Pour vivre, je fais donc semblant de me chercher des *jobs*, une fois par deux semaines, pour la forme, pour me donner l'impression que je me donne des chances de gagner ma vie, tout en me méfiant de toute offre. C'est-tu normal d'aborder son métier comme un piège, une trappe, un attrape-nigaud? Je ne suis pas une bonne compétitrice, j'ai pas le goût d'enlever quelque chose aux filles, je viens juste de les retrouver et on se cherchait. J'ai le goût de travailler avec des femmes, par contre, pas contre. Alors, de savoir qu'on est quarante, ou même deux (laquelle va gagner?) en attente d'un «beau rôle» me rend paresseuse à me déplacer. Je travaille donc à nous faire travailler ensemble, nous donner de l'ouvrage en collectif de création subventionné, en y travaillant sur ma vie et sur le métier. Mais, les filles de l'Organisation Ô, on a un problème: comment concilier la **recherche** et la **diffusion**? Prendre neuf mois pour pondre un spectacle qu'on jouera à peine vingt fois, quatre mois pour en jouer un autre dix-huit fois, c'est presque suicidaire. Est-ce à dire qu'on veut parler — ouiououi — mais pas trop fort, parce qu'on n'est pas trop sûres? En tout cas, on n'est pas vendeuses de nos affaires, pas compétitives, pas marchandes, je sais pas trop... cet aspect-là nous dépasse ou nous intéresse pas, faudrait que je le sache... Je crois surtout qu'à trois créatrices, on n'est pas assez nombreuses pour être efficaces, et, quand le moment arrive, on n'a plus d'énergie pour passer à la vente.

Bref, on joue pas assez pour vivre et, du côté du métier, on a souvent le sentiment que gagner sa vie, c'est perdre son âme. Où je ne me sens pas «fourrée», c'est avec les filles de Ô, mais là, c'est douloureux, essouffant et pas rentable. Question, question, ques-

tion... Un peu vidée, vingt-sept ans et fatiguée (ça c'est platte...). «Cherche *drive* pas chère, mais efficace, profonde et payante, personnelle, originale et universelle.» On n'en peut plus d'être stationnaires et pas visionnaires. Voilà un peu notre histoire.

Notre premier *show* de filles, il y a trois ans, en fut un de hasard. La troupe comprenait alors une dizaine de personnes. Nous montions un spectacle, mais les trois filles (Johanne Fontaine, France Labrie et moi-même) et un gars n'y étaient pas distribués. On a donc décidé de faire un *show*, les filles ensemble. Ce hasard qui nous réunissait devint très vite une nécessité; ça change toute ta vie un travail de neuf mois d'exploration juste avec des filles. Alors, quand certains de la troupe, après leur *show*, sont partis en «année sabbatique» et qu'on s'est bizarrement retrouvées seules à faire tout fonctionner, fortes de nos retrouvailles, on a voulu continuer à faire des *shows*. Encore un *show* de filles? C'était à la fois incongru et plausible. Voici: nous faisons un théâtre de femmes, un théâtre féministe, certes, mais je ne suis pas lesbienne, je vis avec des hommes, j'aime les hommes, y en a pas beaucoup que j'aime, mais je les aime quelque part dans une même difficulté, une même recherche de changements, une même colonisation nationale, double en ce qui a trait aux femmes, je les aime dans un projet à monter, je les aime dans mon lit, je les trouve beaux, ça goûte bon. Ils ont un problème de plus que moi, ils ont ce sexe au pouvoir. Ceux que j'aime cherchent aussi une vie renouvelée dans des rapports différents, dans une implication quotidienne autre. Entre nous, profond respect, expression privée libre.

Nous aurions donc voulu pour ce deuxième *show*, dans la suite logique du premier, rencontrer des gars pour



*Family of Woman.* (Photo: Ken Heyman).

qu'on se parle, mais ceux avec qui on aurait aimé travailler n'ont pas pu, n'ont pas voulu: occupés, désolés, avaient peur... bref, ce sera pour une autre fois. On a endormi la peine et le deuxième fut. Plus dur que le premier, à cause de notre impossibilité à cumuler les fonctions de créatrices et de vendeuses. Curieusement, personne de la troupe n'était là pour assumer l'ingrate fonction de marketing. Sous la peine dort l'abcès.

Là, on commence notre troisième. Je vous épargnerai une longue histoire, mais je dois quand même vous livrer quelques faits. Ce spectacle se fait dans des circonstances un peu pénibles, avec des pressions de toutes parts. Les autorités nous ont «punies» pour l'année 79-80 en diminuant notre subvention à cause d'un problème de rentabilité. Eh! oui... Mais ils nous donnent quand-



même une dernière chance. C'est l'*fun*. Nos gars nous aiment beaucoup, mais tous n'assument pas notre orientation «féministe». Voilà, le grand mot est lâché. Ah! ce mot, il renverse le dicton, car, à lui seul, il «vaut mille images». Pour les uns, des visions d'horreur et d'apocalypse, pour les autres, c'est de la rigolade, un caprice, un mauvais moment à passer. Il suscite des commentaires tout à fait démobilisateurs, genre: «Vous allez encore vous regarder le clitoris?» ou bien, la meilleure: «C'est pas fini ça, les filles? Décrochez, vous vous répétez. On n'en peut plus d'entendre parler de vos bibittes. Libérez-vous, pis qu'on en finisse, mais changez de disque!» Comme si on avait amélioré les *records*. On a pas tellement le choix de répéter, y a rien de changé.

Après douze ans, le féminisme se bute maintenant à l'indifférence et même à l'ennui tout simplement, comme une vieille tache qui part pas, mais à laquelle on s'habitue à la longue, un vieux bobo qui en finit plus de guérir. Ou bien on lui associe encore des images horribles, genre: féminisme = couper les pénis. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec un pénis tout seul? Je couperais des têtes avant! Trêve de plaisanteries, vous savez que les gars de ma génération ont un complexe maintenant: celui d'être des gars, même que c'est un peu de notre faute, mais j'ai pas envie de me sentir coupable. En tout cas, un complexe, c'est rarement positif, pis les filles, on est un peu mêlées, on sait pas trop comment aborder le problème. On se sent même un peu fatiguées de tout ça. Pol Pelletier, un soir, donnait une définition tellement claire du féminisme, que je tiens à la citer: «Est féministe quiconque est conscient et désire changer quelque chose à la situation actuelle dans la relation dominant/dominée entre les hommes et les femmes». Je sais que c'est simple. Plusieurs peuvent dire: «J'adhère, je

suis d'accord.» Mais, c'est toujours drôle de voir les théoriciens confrontés à la pratique: c'est évidemment là que le bât blesse. Ce n'est pas parce qu'ils ont lu Marie Cardinal ou Kate Millett qu'ils changent d'attitude, qu'ils perdent leurs réflexes. Ce n'est pas parce que ces femmes ont parlé que la situation est changée. Elles ont pu parler parce qu'ILS se sont rendu compte que c'était rentable (ça se **vend** des livres de femmes), mais c'est tout. On n'a pas le pouvoir, et qui plus est, je me rends compte que je ne suis pas intéressée par ce pouvoir. Ceux qui y sont ne l'ont même pas! Le pouvoir est en dehors des hommes et des femmes, le pouvoir c'est l'Argent, que ce soit à Washington ou à Moscou, et les hommes n'en sont que les gérants.

Je ne veux pas faire une thèse, ça ne m'intéresse pas, je vais simplement revenir à mes ...mots... et dire ceci: faire du théâtre de femmes ici, en ce moment, c'est ou bien marcher sur des oeufs ou sur des braises. On est piégées de toutes parts. Malgré le goût que j'ai de travailler avec des gars, le troisième *show* sera encore un *show* de filles. Et heureusement peut-être... car j'ai été assez déçue par les manifestations théâtrales gars/filles.

C'était gentil, ça allait pas trop loin (aurions-nous été plus loin?). Peut-être qu'on doit se travailler encore personnellement avant la grande rencontre, la rencontre renouvelée. Je veux dire aussi que malgré toutes les pressions qui s'exercent et les contradictions qu'on nous renvoie, l'artiste en moi revendique le droit de travailler entre femmes, pour explorer librement un univers mental, notre imaginaire privé, le déterminer, inventer des signes théâtraux qui viennent de nous. La fouille, la découverte, l'analyse, le fonctionnement de nos «moi», de nos actions/réactions dans la vie ont toujours été les sujets,

les thèmes, les couleurs et les saveurs de nos spectacles. Mais on doit faire attention à ce qu'on dit, donc à ce qu'on est, à comment on le dit, donc à comment on vit, pourquoi et pour qui on le dit. Et... attention-les-jupons-nous-vous-regardons. Eh bien, moi, j'ai le goût de parler de tout ce qui me pogne: le quotidien, les rapports amoureux, la tendresse, le cul, le couple, le travail, les enfants, les stéréotypes, être artiste, la planète, l'air, les pluies acides, l'avenir insondable tant il est noir, la douleur qui engendre la peur, la lutte qui s'ensuit. O.K. O.K., y a des redites. Ah! les redites, on dirait une maladie honteuse. Surtout, surtout ne pas se répéter, toujours dire des nouvelles affaires.

Je sais que la dernière décennie fut particulièrement drabe, elle se clôture même avec la victoire éclatante de cette couleur plate, et on rêve toutes et tous de la nouvelle «affaire magique». Mais, en attendant, ça fait combien de temps que les femmes parlent? Beaucoup de choses ont été dites, quelle a été l'écoute? Et même notre propre écoute? On s'est souvent bousillées nous-mêmes. En ce moment, mon problème, c'est pas les gars: c'est clair eux-autres! Ça fait des siècles qu'on vit dans leur univers, ils sont définis; ma question, c'est les filles: on ne se connaît pas, on n'a pas d'identité, on est en lutte... et on ne sait pas jusqu'où. Devant l'ampleur du désastre, on sait pas trop par quoi commencer et on est divisées. Ici, beaucoup de théâtres institutionnels sont backés par des femmes et, de plus, la clientèle des théâtres est majoritairement féminine: qu'est-ce qui fait qu'on s'atteint pas, qu'on se touche pas, qu'on ne reconnaît pas? Oui! on est divisées, mais c'est peut-être pas incorrect, c'est peut-être même vital? C'est l'utilisation de cette division qui est mortelle. Aussi doit-on la dénoncer. Tout cela est très délicat, surtout quand on sait que la Femme est maintenant

«étudiée» en sciences humaines...

Je pense qu'un théâtre de femmes est essentiellement un théâtre de recherche, et qui dit «recherche» se bute, avec nous, aux murs de la RENTABILITÉ et de la DIFFUSION. Je dis aussi que le féminisme est une démarche essentiellement créatrice. La phase de la grande dénonciation n'est même pas tout à fait achevée et tout le reste est à inventer, absolument tout. Je me rends aussi compte que la lutte des femmes peut difficilement s'associer aux luttes des autres opprimés, celle des travailleurs, par exemple. Je me suis souvent laissé dire que la lutte des femmes serait réglée en même temps que celle des travailleurs, mais j'ai de la difficulté avec ça: je sais que tous ne luttent pas à la même place et que, chez eux aussi, la division est profonde. Ce que je sens d'une bonne majorité d'entre eux, c'est qu'ils cherchent à s'insérer dans un système, à prendre le pouvoir, pour contrôler des valeurs qui ne sont pas tant créatrices que productives, qui ne sont pas tant artistiques que commerciales. De plus, les syndicats, c'est aussi une affaire «d'hommes». Et en ce moment, il est urgent que l'*anima* grandisse et se manifeste fort. Les artistes, les poètes, les prophètes avaient un rôle important dans les sociétés d'avant. Aujourd'hui, ce miroir s'est figé, dépassé par l'ordinateur; l'informatique a suppléé... La réalité = télévision est déprimante et la science-fiction annonce un avenir pénible. Nous, on est là, en perpétuelle délinquance; on cherche à changer la vie.

Voilà, c'est tout. Mon but était de donner un son de cloche, de dire où j'en suis dans le dossier «la femme et le métier», et j'ai hâte «de savoir les autres»... Qu'on se le dise enfin entre nous puisqu'on est entre nous.

**danielle proulx, mars 80**